

*Pampelune le huit juillet*

C'était le début de la matinée. Il regarda à travers la fenêtre et maudit le climat de Pampelune : en plein huit juillet, il observa qu'une pluie intermittente tombait. De son bureau il pouvait voir la rue et comment les gens commençaient à travailler trainant avec eux la gueule de bois de la veille. (...)

Uriza referma l'éventail de journaux non sans jeter un coup d'œil à la page des sports pour voir si l'Osasuna avait une nouvelle recrue. Déçu par le football il décrocha le téléphone.

- Goñi ? Bonjour. – dit Uriza sachant que Goñi était gêné par les règles élémentaires d'éducation.

Un grognement se fit entendre à l'autre bout de la ligne.

- Tu as déjà quelque chose à propos de Lucio Maestre ?

- Tout.

- Et ?

- Et quoi ?

- Putain, Goñi, déconne pas. Cela fait deux jours que j'attends ces résultats et j'ai besoin qu'ils m'orientent vers une direction parce que pour le moment nous sommes complètement perdus.

Les protestations d'Uriza n'intimidèrent pas du tout Goñi, qui resta aussi froid que les défunts qu'il inspectait.

- Je t'envoie un fax ou je te raconte par téléphone ?

La patience d'Uriza commença à donner des signes de faiblesse. Cependant, il nota quelque chose dans la voix glacée de Goñi, qui le fit penser qu'il avait de excellentes nouvelles à lui offrir. Peut-être essayait-il de se rendre intéressant. Il abandonna et prit un ton suppliant.

- Goñi, s'il te plaît, déconne pas.

- Je te l'envoie par fax pour que tu le regardes en détail. Et par téléphone je dis qu'il est mort vers sept heures du matin, que la cause évidente de la mort a été l'impact de deux belles balles de calibre 23, dans la zone pariétale antérieure et frontale, qu'évidemment la balistique est en train d'analyser, qu'il avait un foie formidable et un cœur qui l'aurait mené facilement jusqu'à quatre-vingt ans. (...)

Il était midi et demi et déjà c'était comme si l'heure du déjeuner était passée. Le commissariat était à peu près à deux kilomètres, mais il aimait marcher, surtout lorsqu'il avait des renseignements à ordonner ou à faire des schémas à propos de la situation des affaires. Au loin, dressée au-dessus de la plaine de Pampelune, il pouvait observer le clocher de la cathédrale entourée des tons ocres des toits de la vieille ville. Il imaginait le brouhaha, les clubs avec leurs fanfares dans le labyrinthe des rues, animant les gens et s'invitant les uns les autres au énième verre. Les australiens ivres, sautant du haut de la fontaine et se cassant la figure sur la place de Navarrería. Les anciens tout de blanc vêtus et avec un pull rouge sur les épaules « au cas où l'air rafraichirait », mettant sur leur dos et sur les poussettes les petits enfants émerveillés, encore impactés par l'émotion d'avoir vu les grosses têtes et les kilikis. Oui, la fête était là, celle qu'irréremédiablement il attendait depuis qu'étant adolescent ils l'avaient mis interne à Pampelune, et qu'avec d'autres camarades il trompait la vigilance du collègue le matin pour s'approcher des taureaux dans leur enclos. Les mêmes taureaux qui quelques heures plus tard, lui dormant déjà à l'internat, remontaient la côte de Santo Domingo guidés par les garçons d'écurie, à la recherche d'une arène où ils trouveraient la mort l'après-midi. Ces énormes animaux de son adolescence, trois fois noirs : dans leurs yeux, dans leurs peau et dans la nuit. (...)

Les Kilikis, une sorte de grosses têtes que tous les enfants de Pampelune craignaient et adoraient en même temps. Les six étaient là : Pissevinaigre, un homme laid avec un caractère de cochon ; l'homme Verrues, qui comme son nom l'indiquait avait le visage infesté d'énormes boutons ; Patate, rondouillard et simplet ; et en plus Napoléon, le Barbu et le Coletas, tous ensemble ouvraient la route aux figures de géants et grosses têtes qui chaque matin, durant les fêtes de Sanfermin, défilaient dans le centre de Pampelune pour que grands-parents et parents profitent de voir l'étonnement dessiné sur le visage de leurs petits. « Kiliki-ki, Kiliki-ki, avec le bâton non, avec la verge oui » chantaient les enfants pendant qu'ils esquivaient les coups affectueux que Pissevinaigre et ses acolytes répartissaient à droite et à gauche, armés de vessies gonflées d'air.

Une fois seulement Uriza avait mis sur ses épaules sa fille pour aller voir les Kilikis. La tradition voulait que les enfants qui avaient récemment abandonné la tétine, se rendent le dernier jour de la Sanfermin à la vieille gare d'autobus, où les Kilikis s'enfermaient jusqu'à l'année suivante, pour leur donner leur vieille sucette et montrer ainsi à Pissevinaigre et aux siens qu'ils n'étaient plus des « petits ». Lorsque la fille d'Uriza se trouva en face de l'homme Verrues, qui tendait la main pour prendre la sucette, elle eut une frayeur en accord avec son âge et elle pleura de chagrin jusqu'à qu'elle soit rentrée chez elle, dans son berceau et avec sa sucette à la bouche. C'est là que s'arrêta la relation entre sa fille et les kilikis. « Même là c'était une enfant bizarre » pensait le commissaire.